



HAL
open science

Guillaume et Benveniste : deux aspects d'une anthropolinguistique

Philippe Monneret

► **To cite this version:**

Philippe Monneret. Guillaume et Benveniste : deux aspects d'une anthropolinguistique. Le Français Moderne - Revue de linguistique Française, 2019. hal-02147683

HAL Id: hal-02147683

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02147683v1>

Submitted on 4 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Guillaume et Benveniste : deux aspects d'une anthropolinguistique

Philippe Monneret

Sorbonne Université Lettres, EA 4978 STIH

La question des rapports entre Guillaume et Benveniste relève en premier lieu de l'histoire et de l'épistémologie des sciences du langage. Les deux linguistes, en dépit de la vingtaine d'années qui les sépare – Guillaume est né en 1883, Benveniste en 1902 –, ont développé leur production scientifique dans une période nettement caractérisée par le courant structuraliste, mais au sein duquel ils se sont inscrits d'une manière très singulière. Ces élèves de Meillet n'ont en effet jamais cessé de concevoir l'idée de structure, de système ou de formalisme en rapport avec la thématization d'un sujet effectuant des opérations mentales chez Guillaume et constituant une instance énonciative chez Benveniste, avec la prise en considération du lien entre la langue et le monde extralinguistique, et plus largement avec un intérêt central pour la dimension anthropologique de l'étude des langues – autant d'orientations notoirement opposées aux thèses majeures du structuralisme, au moins du structuralisme dit « généralisé ». Or, il semble évident que les orientations énonciatives, cognitives, référentialistes ou indexicales sont aujourd'hui beaucoup plus vivantes que celles qui se réclament d'une visée strictement structurale, définie par le primat de la théorie saussurienne de la valeur, et donc que les apports de Guillaume et de Benveniste semblent avoir survécu au courant dominant de leur époque précisément parce qu'ils n'en n'étaient que marginalement redevables, en raison notamment de la dimension anthropologique de la linguistique qu'ils pratiquaient.

L'orientation directrice de ce volume sera donc d'examiner comment Guillaume et Benveniste incarnent cette appréhension anthropologique de l'étude des langues, selon laquelle l'analyse linguistique est orientée par des questions fondamentales pour l'être humain dans sa globalité, comme être vivant et comme être social. Ainsi, l'analyse linguistique du système verbo-temporel engage la question du temps humain. Ou encore, l'analyse de la personne grammaticale ou du rapport entre langue et discours affronte le problème de la nature du lien qu'établit le langage entre le sujet et le monde. Ces questions, parmi bien d'autres, ont été abordées d'une manière approfondie par les deux linguistes et il demeure instructif de s'interroger sur ce qui les sépare et sur ce qu'ils ont en commun. Ont-ils chacun exploré, via les langues, des facettes différentes de l'humain mais dans une perspective d'ensemble commune ? Ou bien, plus radicalement, leurs conceptions respectives de ce qu'est l'homme dans son rapport au langage sont-elles foncièrement différentes, voire incompatibles ?

Dans une période où les impératifs techniques, économiques et industriels tendent à privilégier l'instrumentalisation des recherches linguistiques et l'obtention de résultats à court terme, on espère ainsi contribuer, à partir des œuvres de deux des plus grands linguistes français, à rappeler que les sciences du langage ont aussi des horizons lointains.

* * *

Comme l'indique assez clairement le titre de ce volume, les études qui le composent sont fondées sur le présupposé selon lequel les recherches linguistiques de Gustave Guillaume et d'Emile Benveniste peuvent être vues comme des tentatives de réponses à des questions de nature anthropologique. Ou encore, en d'autres termes, sur l'idée que leur investigation des faits de langue était conditionnée par

une conviction que l'on pourrait très simplement exposer ainsi : l'étude du langage humain est une étude de l'humain lui-même, c'est-à-dire non pas seulement d'un aspect ou d'une facette parmi d'autres de la vie humaine, mais plutôt d'un aspect de ce qui fait que la vie humaine est humaine. L'homme ne serait pas l'homme sans le langage, parce qu'il existe, en tant qu'être humain, dans le langage et par le langage. Si une proposition de ce genre semble exprimer, au moins pour certains spécialistes, dont sans doute une large partie des contributeurs de ce numéro du *Français moderne*, une forme de vérité élémentaire, il est tout sauf évident, je crois, qu'un linguiste d'aujourd'hui perçoive généralement son activité dans une telle perspective, qui prend l'humain comme point de fuite. Car cette perspective manque cruellement d'une qualité qui est impérativement requise, comme il se doit en temps de crise : la rentabilité. Nous le savons bien, le financement du travail universitaire est aujourd'hui dépendant d'une forme technocratique de mendicité qui se nomme le « projet », et qui se présente comme un formulaire comportant toujours *in fine* des rubriques du type : « transfert technologique », « dépôt de brevet », « retombées économiques » ou encore « lien actuel et futur avec l'industrie ». S'intéresser au langage au titre glorieux de la « condition humaine » ne permet guère d'avoir de quoi remplir ce genre de rubrique et comme ce que formule le formulaire est le plus catégorique de tous les impératifs, les candidats éventuels à ces questionnements ambitieux sont invités à se pencher sur des problèmes linguistiques plus utiles, c'est-à-dire qui aient une valeur marchande potentielle à court terme.

Il n'est donc pas inutile de rappeler que les auteurs auxquels ce volume est consacré n'avaient assurément pas à subir ce genre de contrainte. Certes, la période de 30-35 ans pendant laquelle ils ont développé parallèlement leur œuvre – disons environ de 1925-1930 à 1960, année de la mort de Guillaume – a été bouleversée par la seconde guerre mondiale, ce qui, on en conviendra, n'est pas une situation propice à l'avancement de la science (hormis celle qui est utile pour l'armement). Guillaume et Benveniste sont donc tous deux, en dépit des dix-neuf ans d'âge qui les séparent, des hommes d'une époque où il était encore possible de justifier sa recherche par des motifs nobles et désintéressés, comme l'est celui de la connaissance de la condition humaine.

Rappelons que Guillaume suivit l'enseignement de Meillet à partir de 1909 et qu'il publie son premier livre, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, en 1919, année à partir de laquelle Benveniste à son tour commence assister aux cours de Meillet, et cela jusqu'en 1926. Benveniste prend la succession de Meillet à l'Ecole Pratique des hautes études en 1927. Guillaume publie son second livre, *Temps et verbe*, deux ans après, en 1929, et la même année, Benveniste publie son *Essai de grammaire sogdienne*. En 1937, deux ans après la publication de sa thèse de doctorat *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Benveniste commence à enseigner au Collège de France, tandis que, l'année suivante en 1938, Guillaume accède à une charge de cours aux Hautes Etudes. *L'Architectonique du temps dans les langues classiques*, le troisième et dernier livre qui sera publié par Guillaume de son vivant paraît en 1945. *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, de Benveniste, paraît en 1948. Guillaume meurt en 1960. Quatre ans plus tard, un recueil des articles que Guillaume a produits entre 1933 et 1958 est publié sous le titre *Langage et science du langage*. Et deux ans après, en 1966 paraît le premier volume des *Problèmes de linguistique générale*, avec le succès que l'on connaît, volume qui réunit une série d'articles datant de 1939 à 1964. Ces deux linguistes qui ont eu le même maître, Antoine Meillet, auront donc connu des périodes d'activité assez similaires et ont produit une large partie de leur œuvre parallèlement pendant une trentaine d'années, des années 1929-1930 jusqu'à 1960. Des œuvres qui, d'ailleurs, ne manquent pas de thématiques communes, le temps, la personne (question qu'examine Franck Neveu dans ce volume), l'auxiliarité, sans compter, bien sûr, leur horizon anthropologique commun. On pourrait peut-être aussi ajouter, sur un plan plus personnel, que tous deux ont connu une vie plutôt solitaire, presque monastique, entièrement dédiée à l'étude, une vie sans laquelle ils n'auraient probablement pas pu devenir de tels inventeurs, mais dont sans doute plus personne ne voudrait aujourd'hui. Il tout de même assez cocasse de relever que ce grand linguiste de l'intersubjectivité et du langage comme fait social qu'est

Benveniste ait eu une vie sociale si réservée, si l'on en croit certains témoignages que l'on pouvait entendre lors de la journée qui lui était consacrée à l'ENS le 3 octobre 2016.

Bien sûr, la coïncidence chronologique et la superposition de certains thèmes n'empêchent pas de profondes différences.

Bien qu'ils aient tous deux suivi les cours de Meillet, seul Benveniste a poursuivi des recherches dans la perspective de la grammaire comparée. Conséquence immédiate : il s'attache à la comparaison de faits linguistiques dans de nombreuses langues, principalement des langues anciennes mais pas seulement, tandis que Guillaume va développer ses travaux en approfondissant l'analyse de la langue française, sauf dans ses dernières *Leçons* où il développe ce qu'il nomme une « théorie des aires », et qui suppose une connaissance, pas nécessairement de première main, de langues sémitiques et du chinois.

Comme l'explique fort bien Irène Fenoglio, Benveniste élabore une méthode plutôt qu'une doctrine ou une théorie. Inversement, c'est la construction d'une théorie que vise Guillaume ; son raisonnement est rigoureux mais repose largement sur des intuitions et il semble difficile de parler d'une méthode dans l'élaboration de son modèle théorique. La dimension méthodologique de la linguistique de Guillaume est postérieure à l'élaboration de la théorie : il y a une méthode pour le guillaumien, mais pas vraiment pour Guillaume. C'est pourquoi il y a des guillaumiens, donc une école ou une doctrine guillaumienne, tandis qu'il n'y a pas, semble-il, de « benvenistisme » ni de « benvenistiens ».

Le fait que l'œuvre de Guillaume ait conduit au développement d'une école guillaumienne, peut-être discrète mais toujours active, est tout de même étonnant compte tenu d'une autre différence entre les deux hommes à l'égard des positions académiques. Position misérable pour Guillaume et très prestigieuse pour Benveniste, comme l'article de Pierre Blanchaud le rappelle.

Il y aurait bien d'autres différences intéressantes à noter, par exemple le fait que Benveniste tend à chercher l'étrange dans des ailleurs, comme le soutient Chloé Laplantine, le lointain des langues amérindiennes ou l'ailleurs du texte poétique (avec ses travaux sur Baudelaire) tandis que Guillaume cherche l'étrange dans le *très proche*, non seulement dans la langue française quotidienne (on ne trouve guère d'études de textes littéraires chez Guillaume), mais dans le plus banal de cette langue : l'article par exemple, avec cette question qu'on n'avait jamais posée et à laquelle tente de répondre le premier livre de Guillaume : mais quel est le problème auquel la langue française a trouvé une solution en inventant l'article dont le latin n'a jamais eu besoin ? Ou encore, dans le même ordre d'idée, l'étrangeté du fait que l'impératif de certains verbes, les auxiliaires, se forme sur le subjonctif – observation qui conduira à la théorie de la subduction. On remarque ici une sensibilité à ce que Stanley Cavell nomme l'« étrangeté de l'ordinaire » et qui, considérée dans l'ordre du langage, est sans doute ce qui caractérise l'« esprit linguistique » – au moins dans une conception non strictement techniciste de cette discipline.

Enfin, plus fondamentalement, Benveniste et Guillaume se distinguent par l'orientation de leurs généralisations. Certes, tous deux partent d'observations très précises : je m'occupe de « petites choses » dit Benveniste, et Guillaume revendique l'examen et l'étude précise de ce qu'il nomme les « menus faits ». Mais si tous deux partent d'observations particulières, c'est pour atteindre plus rigoureusement des dimensions plus générales. Or cette généralisation se développe dans des directions très différentes : celle de la sémiologie et du social chez Benveniste, celle de la cognition chez Guillaume. Et c'est à partir de ce point que l'on pourrait peut-être tenter de dégager deux orientations distinctes de l'anthropologie chez ces deux élèves si différents de Meillet.

Sans chercher à être exhaustif, cette différence peut s'observer en trois points stratégiques : l'expérience, le social et la notion même d'anthropologie.

Irène Fenoglio montre bien que Benveniste fait de l'expérience un concept linguistique. « Les formes d'expérience, pour Benveniste, sont inhérentes au langage » disait Jean-Claude Coquet, lors de journée Benveniste mentionnée du 3 octobre 2016. Il est donc assez clair que, pour Benveniste, l'expérience est à la fois et indissolublement expérience humaine et expérience de langage.

Ce n'est pas du tout le cas pour Guillaume. Voici ce qu'il dit dans la *Leçon du 24 avril 1948* :

J'en reviens à la première condition fonctionnelle satisfaite par le langage humain : la mutation de l'indicible en dicible. Individuellement, nous la connaissons : c'est celle que nous rencontrons lorsqu'il nous faut dire des choses fines, difficiles à saisir en nous-mêmes. Mais dans l'histoire structurale du langage, le terme indicible recouvre autre chose que ce qui est difficile à dire, vu qu'il représente ce qui était avant que le dicible ne fût. Or ce qui était alors, c'était l'expérience humaine, l'expérience que faisait l'homme de sa présence dans l'univers physique. Et cette expérience, par sa vastitude, par son incohérente diversité, par sa multiplicité interne, n'était pas représentable et par là n'était pas dicible. Elle était de l'indicible.

L'expérience humaine est donc chez Guillaume hors langage ; elle est antérieure à la représentation qui est elle-même antérieure à l'expression, tout comme le non-dit est antérieur au dicible, qui est lui-même antérieur au dit. De même dans la *Leçon du 2 décembre 1943, série A* : « L'esprit humain a l'expérience du temps. Il n'en a point la représentation, qu'il lui faut demander à des moyens descriptifs et constructifs qui sont de l'ordre de l'espace. »

Nous avons donc ici un concept d'expérience radicalement différent de celui de Benveniste, pour qui l'idée d'une expérience antérieure au langage est hors de propos. On en déduit aisément que ce qui va intéresser Guillaume, ce n'est pas l'expérience dans et par le langage mais la *représentation*, la représentation de l'expérience par le langage. Bien sûr, on voit poindre ici l'orientation cognitive.

Deuxième notion, la société, le social, l'intersubjectivité. La question est bien connue chez Benveniste, et magnifiquement synthétisée dans ces deux citations :

Bien des notions en linguistique, peut-être même en psychologie, apparaîtront sous un jour différent si on les rétablit dans le cadre du discours, qui est la langue en tant qu'assumée par l'homme qui parle, et dans la condition d'intersubjectivité, qui seule rend possible la communication linguistique (Benveniste, 1966, *Problèmes de linguistique générale 1*, p. 266)

L'intersubjectivité a ainsi sa temporalité, ses termes, ses dimensions. Là se reflète dans la langue l'expérience d'une relation primordiale, constante, indéfiniment réversible, entre le parlant et son partenaire. En dernière analyse, c'est toujours à l'acte de parole dans le procès de l'échange que renvoie l'expérience humaine inscrite dans le langage (« Le langage et l'expérience humaine », 1966, p. 13).

Pour Benveniste, le langage est donc la condition de l'intersubjectivité, qui est elle-même le fondement du lien social.

A ce caractère fondamental de l'intersubjectivité, s'oppose chez Guillaume, son caractère secondaire par rapport à une autre relation fondamentale. Au « petit face à face homme-homme » s'oppose le « grand face-à-face homme-monde ». Une trouve une formulation assez précise de cette idée dans la *Leçon du 13 décembre 1956*, dont nous citons un large extrait en raison de sa pertinence pour les questions examinées ici :

Je terminais la dernière fois sur l'idée, évidente, que l'homme, être d'exception, ne cesse, en toutes ses démarches spirituelles, d'opposer sa singularité à l'univers. On voudra bien remarquer que l'homme tout entier, toute la qualité humaine, est là. Nous ne sommes spirituellement rien d'autre, rien de moins et rien de plus, que ce que nous éprouvons, grossièrement ou finement, quant à

notre opposition, à partir de notre personne singulière, à l'univers enveloppant et intégrant. Et nous sommes cela trois fois.

Un premier état du rapport de notre personne à l'univers est celui que nous éprouvons d'une manière tout à fait étroite, singulière, personnelle, en tant qu'individu - par génie ou par folie ; d'une manière qui, de plus, est momentanée - et nous ne sommes pas, en tout moment, la même personne spirituelle. Notre personne spirituelle, notre personnalité dans l'ordre des choses de l'esprit, a sa variation. Elle se renouvelle, elle change ; et tous, nous éprouvons, <avons> nos heures basses et nos heures hautes, celles de puissance et celles de faiblesse, d'ordre ou de désarroi. Je quitte, bien vite, ces considérations : ce n'est le lieu ici ni de romantiser ni de moraliser.

Un second état du rapport de notre personne à l'univers n'est pas individuel, mais social. Cet état est très important. Nous éprouvons le rapport de notre personne à l'univers selon des normes qui sont un héritage du passé, du milieu, et qui, communes à une collectivité, plus ou moins étendue, ne nous sont pas individuelles. Les inadaptés sociaux sont tous ceux dont le rapport de personne à univers ne rentre pas bien dans les cadres accoutumés, devenus des normes. Ce côté est celui normatif de la personne sociale. Il convient d'ajouter que la personne sociale elle-même - qui n'est déjà plus tout à fait une personne, puisque dans la personne elle retient une partie qui ne lui est pas personnelle - est en variation dans la durée. La personne sociale d'un homme d'une génération diffère assez sensiblement - assez sensiblement pour qu'on éprouve - de la personne sociale d'un homme appartenant à la jeune génération actuelle. La différence ici est concrète : c'est-à-dire éprouvée, vécue, sentie.

Enfin un troisième état du rapport personne/univers est non pas social, mais humain, rien qu'humain. C'est-à-dire qu'il représente dans le rapport personne/univers ce qu'il y a de constant, de permanent, d'étranger aux variations venant de l'individu et de la société. Dans le rapport personne/univers, il y a des choses existant nécessairement, dès l'instant que dans la personne humaine, la personne s'identifie, et s'identifie - il n'existe point d'autre manière - par opposition à l'univers.

Est-il possible d'atteindre, par l'analyse, à cette saisie de la personne humaine, rien qu'humaine, et, partant, extra-sociale, et extra-individuelle ? La question, en la matière qui nous occupe, et qui - il est temps de rassurer mon auditoire - ne va pas tarder à prendre son aspect régulier, étroitement grammatical, est, au premier chef, préjudicielle. Tout bien considéré, si en la matière je reste capable de juste considération - tout bien considéré, fût-ce illusion de ma part, je juge qu'il n'est pas tout à fait possible de dégager complètement la personne humaine de la personne individuelle et de la personne sociale, car, à la base d'une analyse tentée en ce sens, on trouvera toujours quelque chose de la manière dont la personne s'identifie en elle-même, en face de l'univers. Et cette identification n'échappera pas à une certaine singularité.

Il existe donc trois strates, d'intérêt croissant pour Guillaume : l'individuel / le social / l'humain. En d'autres termes, contrairement à ce que l'on observe chez Benveniste, la dimension sociale ou intersubjective du langage ne présente pas un caractère fondamental.

Reste la question de l'anthropologie elle-même. Le fait que la linguistique soit liée à une anthropologie chez Benveniste est suffisamment évident pour qu'on prenne la peine d'y insister. Le *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, comme l'écrivait Claude Lévy Strauss dans son hommage à Benveniste publié dans la revue *L'homme* (1976, XVI (4), p. 5) « apporte à l'anthropologie sociale une contribution d'importance majeure ». *L'Homme, revue française d'anthropologie* dont Benveniste est, avec Claude Lévi-Strauss et Pierre Gourou, le co-fondateur.

La dimension anthropologique, examinée pour elle-même dans les articles d'André Jacob et de Francis Tollis, est sans doute moins explicite chez Guillaume, compte tenu de ce que l'on vient de rappeler au

sujet du caractère secondaire, dans sa perspective, de la dimension sociale du langage. Mais le thème de l'anthropologie apparaît dans les dernières années 1956-57, et sa correspondance avec Gérard Moignet montre qu'il y attachait une importance non négligeable :

Lettre à Moignet début janvier 1958

Ma lettre de fin décembre vous faisait entrevoir où j'en suis de travaux qui fondaient l'anthropologie linguistique, le langage, l'état construit du langage, à une époque donnée, et sa conservation, plus ou moins durable, en cet état, étant le document d'anthropologie par excellence, le document incomparable

Lettre à Moignet décembre 1958

Je suis en train – on s'en rend compte autour de moi – de fonder l'anthropologie linguistique. Les âges véritables de l'humanité – pour mieux dire, d'hominisation – c'est le mot du Père Teilhard de Chardin, qui étudie, lui, l'homme physique en son affinement physique (cérébration) et prenant l'événement de plus haut, l'être vivant en cet affinement, - les âges d'humanité sont les âges linguistiques. Le langage est le document anthropologique incomparable : lui seul dit le vrai essentiel.

Leçon du 23 mai 1957 :

Une linguistique est en voie de création, qui instruira l'anthropologue des âges de la civilisation mentale humaine profonde, représentée non pas expressément par les idées régnantes chez l'homme pensant, en des lieux et en des temps différents, mais par la lucidité par lui acquise

Cette conception de l'anthropologie, largement programmatique, est liée à la théorie dite des aires glossogéniques, dans laquelle Guillaume distingue trois phases de développement architectural des langues humaines. Sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans le détail de cette théorie, assez complexe, il est assez visible que cette anthropologie guillaumienne est entièrement fondée sur des hypothèses relatives aux potentialités de la pensée humaine. C'est donc bien la structure de la pensée humaine qui intéresse Guillaume, celle de l'homme « générique », pas celle d'un locuteur-auditeur idéal mais d'un humain en tant que tel ; et pas non plus celle de l'homme social intersubjectif, car ce dernier est une conséquence du premier. L'homme est socialement ce que lui permet sa langue.

Au fond la symbiose de l'homme et du langage se situe pour Guillaume au plan d'une histoire de l'homme comme membre de l'espèce humaine. Ce qui implique le rôle d'une temporalité sur plusieurs strates, temps opératif, « instant du loquor » – dont André Jacob a montré la pertinence conceptuelle. Certes, le concept de temps opératif comme temporalité de la pensée humaine est un concept propre à Guillaume et cette idée d'une temporalité comme concept métalinguistique reste encore aujourd'hui largement à explorer. Mais la temporalité joue aussi un rôle essentiel chez Benveniste : « La dimension temporelle – écrit-il au début du *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, dans l'introduction qui présente sa méthodologie – devient ainsi une dimension explicative ».

Nous avons donc, semble-t-il, avec Gustave Guillaume et Emile Benveniste, un représentant majeur pour chacun des deux aspects de l'anthropolinguistique : Benveniste pour la branche sociale et Guillaume pour la branche cognitive. Ce sont ces deux dimensions anthropologiques du langage que l'ensemble des textes qui composent ce volume proposent d'explorer.